

Le théâtre, lieu de tous les possibles

Jasmine Dubé

Numéro 126 (1), 2008

Les Seconds États généraux du théâtre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23926ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubé, J. (2008). Le théâtre, lieu de tous les possibles. *Jeu*, (126), 80–83.

Le théâtre québécois : une force vive au sein de sa société ?

« Rêver et dire le théâtre québécois d'aujourd'hui et de demain », forum en six temps. Tel était le programme de la première journée des Seconds États généraux du théâtre québécois. Les quatre textes qui suivent ont été présentés à l'occasion du premier temps du forum, intitulé « Le théâtre québécois : une force vive au sein de sa société ? ».

JASMINE DUBÉ

DOSSIER

Le théâtre, lieu de tous les possibles

J e devais avoir 13 ans quand j'ai vu mon premier spectacle de théâtre. À Amqui. Tout de suite, j'ai su que c'est ça que je voulais faire ! Au cégep de Matane, j'allais voir le Théâtre Populaire du Québec chaque fois qu'il passait. Comme le vilain petit canard, je voulais devenir un cygne dans la lumière. Tout comme eux... En quittant ma famille du Bas-du-Fleuve pour l'École nationale, je trouve, à Montréal, une famille de théâtre.

Comme mon père, qui est menuisier et qui part travailler le matin, son coffre d'outils sous le bras, je suis une travailleuse culturelle et je vais partout à travers le Québec. Le monde, je n'y pense même pas. Le Québec est le monde. Tout est à faire. C'est l'époque des créations collectives. J'improvise, j'écris, je joue, je monte des décors. Je vends des spectacles. J'anime des rencontres.

Je veux tout. Je vois tout. Parminou, Bread and Puppet, Festival de l'AQJT. Tout m'interpelle. La Marmaille, le Théâtre Expérimental des Femmes, Les gens d'en bas, Duceppe, la LNI. J'apprends du travail de mes pairs.

J'ai choisi le théâtre et plus spécifiquement le théâtre jeunes publics parce que j'étais enragée du peu de considération qu'on accordait aux enfants.



Mais aussi parce que ce public m'interpelle et m'amène à me dépasser et à me renouveler constamment.

En vingt-cinq ans, j'ai vu la dramaturgie se développer. J'ai vu un répertoire se constituer. Pièces publiées, traduites, jouées ici et à l'étranger. Le théâtre pour enfants est devenu le théâtre jeunes publics ; on a reconnu ainsi que les enfants sont un public à part entière.

Ce qui m'anime, c'est la création. Les sentiers qui ne sont pas tracés. Les territoires vierges. C'est quand l'universel rejoint l'intime sur ma page blanche. Quand j'arrive à transmettre ma passion. Quand je suis au service de la création. Et ce qui m'anime encore, d'abord et avant tout, c'est la rencontre. Toutes les rencontres. Avec des artistes de toutes les disciplines, de tous les horizons. Avec des publics d'ici et d'ailleurs.



Jasmine Dubé, entourée de Jean Hazel et de Lise Vaillancourt, lors du forum « Le théâtre québécois : une force vive au sein de sa société ? », qui s'est tenu à la Maison Théâtre le jeudi 18 octobre 2007. Photo : Mathieu Rivard.

Ce qui entrave la pratique de mon art, c'est quand je dois réclamer les mêmes conditions pour les artistes qui travaillent du côté des enfants que pour ceux qui œuvrent du côté des adultes, en précisant que le menu pour enfants ne s'applique pas à ceux et celles qui travaillent avec le jeune public !

C'est quand des écoliers ne voient pas de spectacles parce que les diffuseurs n'ont aucune obligation d'en programmer, et qu'ils n'ont pas d'aide pour

compenser le manque à gagner – parce qu'au cas où vous ne le sauriez pas, c'est toujours déficitaire de présenter un spectacle destiné au jeune public, même si la salle est pleine ! C'est pas payant, les enfants !

C'est aussi quand on dit que les enfants sont le public de demain. Je suis quoi, moi ? Je suis qui ? Une artiste de demain ? Je fais quoi aujourd'hui ? Et eux, les enfants, n'auront-ils de valeur que lorsqu'ils auront atteint leur maturité ? Pouvoir d'achat et droit de vote en prime ?

C'est avec le Théâtre Bouches Décousues que j'ai connu les plus grands bonheurs, entre autres, lorsque la compagnie est passée aux subventions de fonctionnement, après douze ans d'appellation « théâtre de la relève ».

C'est aussi quand j'ai vu la construction de la Maison Théâtre. Une utopie qui a pignon sur rue. Une fierté immense pour le théâtre jeunes publics qui a bien besoin d'être valorisé, lui qui a si peu de valeur financière.

Parmi les grands malheurs, comment ne pas nommer les trois boycottages barbares sur le dos des enfants et des artistes, qui ont miné nos rapports avec le milieu scolaire et que nous sommes encore à reconstruire ?

Jasmine Dubé dans *la Bonne Femme* (Théâtre Bouches Décousues, 1995). Photo : Camille McMillan.

Qu'on ait 20 ans ou qu'on en ait 50, la pratique du théâtre est une corde raide. Autant je suis sensible à tous ces jeunes artistes qui se débattent pour exercer leur art, autant je m'attriste de voir toutes ces bonnes comédiennes sans emploi. Parce que vieillissantes ? De constater que, moi aussi, je joue moins. Mais je peux vivre du théâtre, ce qui est déjà beaucoup, je le reconnais. Combien sommes-nous dans la salle à avoir travaillé dans les cafés, restos, bureaux, etc., pour pouvoir arrondir les fins de mois ?

Je continue à faire du théâtre en 2007 parce que c'est terriblement humain. Et que, dans la noirceur des salles de spectacle, je trouve une lumière qui me fait me sentir comme au bord de la mer. Parce que c'est un appel d'air. Que c'est ma contribution à l'humanité. Et que je sais – je l'ai vu – l'effet que le théâtre exerce sur les humains. J'ai reçu des milliers de lettres et de dessins qui en témoignent. J'ai vu des enfants en échec scolaire reprendre goût à l'école. Des enseignants étonnés par leur propre passion. Des parents et des grands-parents en grande complicité avec leur enfant.

Je trouve toujours des défis avec le Théâtre Bouches Décousues que j'ai fondé avec Marc Pache en 1986. Et nous voulons que la compagnie nous survive. Que d'autres poursuivent ce que nous avons mis sur pied, sans avoir à tout recommencer avec ce que ça comporte de contraintes, de paperasses et j'en passe... D'autres viennent après, il ne faut pas l'oublier. D'autres sont passés avant, il ne faut pas l'oublier, non plus. C'est là le défi. Éviter les ghettos, mêler les genres et les générations. Être singulier et pluriel.

Mon idéal théâtral... c'est que toute personne, quel que soit son âge, son origine ou sa classe sociale, puisse être en contact avec des œuvres et des artistes.

Imaginez un gouvernement qui accorde autant d'importance à ses artistes qu'à ses gardiens de la paix... Imaginez une société qui reconnaît que tout ne fonctionne pas qu'à l'économie, au mazout et au gaz naturel. Que nous avons besoin non seulement de nourriture et de logements, d'écoles et d'établissements de santé, mais aussi d'art et d'espoir pour apporter un grain de beauté au monde. C'est la base. Et elle n'est pas militaire.

Comment pouvons-nous rêver, quand nous devons sans cesse justifier notre présence au monde ? Comment ajouter un supplément d'âme au quotidien, quand on passe pour des quêteux, des parasites qui vivent au crochet de l'État et que les organismes qui soutiennent les artistes sont sous-financés ?

Bien que malmenés, parfois asphyxiés, souvent en mode de survie, nous ne sommes pas en voie d'extinction. Le théâtre est là pour rester. C'est le lieu de tous les possibles. Depuis des millénaires, il rassemble les humains, transporte les idées, interroge...

Notre théâtre est relativement jeune. Même si des organismes ont disparu, d'autres émergent ou continuent leur trajectoire. Qu'ils s'appellent le Clou, le PàP, l'Opsis, le Théâtre de l'Œil, la Pire Espèce, les Nuages en pantalon, Motus, Théâtre I.N.K., le

TNM, DynamO, l'Arrière-Scène, la Rubrique ou la Manufacture, pour ne nommer que ceux-là, ils sont bien en vie. Et ils rugissent.

Il y a vingt-six ans, c'étaient les premiers États généraux. Le CQT est né. Nous faisons tout avec rien. Maintenant, nous faisons beaucoup avec peu... j

Jasmine Dubé est comédienne, auteure, cofondatrice et directrice artistique du Théâtre Bouches Décousues.

DOSSIER

L'Énéide, d'après Virgile,
spectacle écrit et mis
en scène par Olivier Kemeid,
et présenté à l'Espace Libre
(Trois Tristes Tigres, 2007).
Sur la photo : Eugénie Gaillard
et Emmanuel Schwartz.
Photo : Francis Delfour.

OLIVIER KEMEID

Le théâtre contre la culture

À la question « Le théâtre québécois est-il une force vive au sein de sa société ? », je réponds par : « Oui, inévitablement ». Tout théâtre, aussi fragile soit-il, aussi peu reconnu nous semble-t-il, reste une matrice fondamentale pour sa société, sans doute le lieu par excellence d'une confrontation essentielle entre la pensée et les pulsions qui nous animent. Parce qu'il met en scène les contradictions fondamentales de l'être humain, parce qu'il nous montre les hommes non pas comme ils devraient être, mais comme ils sont, parce qu'il nous présente des conflits sans qu'il y ait effusion de sang dans la salle, le théâtre est l'une des conditions essentielles au fonctionnement d'une société. Il ne changera pas directement cette société, car sa tâche précède le changement : le théâtre interprète le monde. Est-ce une vaine tâche ? Certes non, et je crois comme Tchekhov que « [l]'homme deviendra meilleur quand vous lui montrerez comment il est ».

Je prends le temps de préciser ces points, car mon but est ici de renverser une conception profondément ancrée chez nous au Québec : l'idée